

*Les aurores
fragiles*

LOUISE CARON

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les aurores fragiles / Louise Caron

Nom : Caron, Louise, 1958- , auteure

Identifiants : Canadiana 2022000711X | ISBN 9782898041983

Classification : LCC PS8605.A763 A97 2022 | CDD C843/.6--dc23

© 2022 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

Les aurores fragiles

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Au pied du grand chêne

1. *Méfiance et intolérance*, 2020
2. *L'heure de vérité*, 2021

*À mes enfants,
Isabelle et Guillaume*

Fin janvier 1955

Le train entra en gare, tiré par une locomotive essoufflée. La machine bruyante et fumante, au sifflet strident, ralentit puis s'immobilisa en lâchant de gros soupirs. Sur le quai, des voyageurs emmitouflés dans leur manteau d'hiver se pressaient pour monter dans les wagons, ne laissant guère le temps aux passagers d'en sortir. Le chef de train peinait à maintenir l'ordre. Quelques personnes, venues accueillir des proches à leur descente du train, étiraient le cou pour repérer celui ou celle dont elles guettaient l'apparition au milieu de l'agitation. Un froid mordant amplifié par le vent cinglant du fleuve rougissait les joues et le nez des visages inquiets ou souriants tournés vers les fenêtres des wagons, à la recherche de la personne espérée.

Hélène avait remonté son col de fourrure et le serrait fort entre ses doigts gantés afin de protéger son menton exposé aux rafales. Elle piétinait pour se réchauffer. Dès qu'elle avait entendu le sifflet de la locomotive au premier passage à niveau, à l'entrée du village, elle s'était précipitée

à la gare. Puisqu'elle habitait tout près, elle n'avait pas cru bon de s'y rendre trop longtemps à l'avance, ayant préféré réfréner son impatience chez elle plutôt que de faire les cent pas à l'intérieur de la gare. Elle n'avait pas vu son fiancé depuis des semaines, et il lui tardait de se réfugier dans ses bras affectueux.

Lionel, peut-être à cause de son tempérament fougueux, pensait-elle, n'avait pu trouver du travail dans la région. Il s'était donc rendu là où l'on avait bien voulu l'engager. Ainsi, au printemps dernier, il lui avait annoncé de but en blanc qu'il partait pour Halifax, où l'on avait besoin d'électriciens au chantier naval. Le contrat devait durer quelques mois, mais il s'était prolongé jusqu'en janvier. De nouveau au chômage, il avait décidé de rentrer à Trois-Pistoles. Bien entendu, elle se réjouissait de son retour, d'autant plus qu'ils prévoyaient se marier à l'été. Son mariage ! Hélène en rêvait depuis que Lionel lui avait demandé sa main juste avant son départ. Elle avait déjà choisi le patron de sa robe, qu'elle confectionnerait avec l'aide de sa tante Rose qui l'hébergeait depuis son adolescence. Lionel lui avait proposé le mariage, croyait Hélène, afin de la faire patienter. Il la connaissait assez, en effet, pour être convaincu qu'elle ne l'aurait pas attendu pendant une si longue période sans cette promesse d'union. Ils étaient liés l'un à l'autre désormais. Il lui avait donc, en quelque sorte, enchaîné le cœur, le prenant en otage au moyen d'une bague de fiançailles. Elle avait consenti en toute lucidité ; il était

un peu possessif et il avait bien quelques autres travers, mais son amour pour lui les transcendait. Cela dit, les sentiments qu'elle éprouvait à son endroit n'étaient nullement étouffants ni exigeants. Promesse ou pas, et contrairement à ce que croyait Lionel, elle l'aurait attendu : ils étaient faits l'un pour l'autre, elle en était persuadée.

Une bourrasque arracha le béret d'Hélène, qu'elle avait pourtant enfoncé sur sa tête. En se penchant pour le ramasser, elle vit une main gantée de cuir noir, plus preste que la sienne, s'en emparer. Elle se releva en même temps que l'homme qui avait saisi la coiffure. Il s'adressa à elle d'une voix douce :

— Tenez, mademoiselle Belzile.

— Ah ! Merci beaucoup, monsieur Landry.

Hélène remit en place son béret en souriant à pleines dents au galant homme. Elle le connaissait puisqu'il tenait un casse-croûte sur la rue Notre-Dame, où elle se rendait parfois avec ses amies, à la sortie du cinéma. Elle avait cru remarquer, sans y prêter vraiment attention, qu'il lui servait toujours une portion de tarte plus généreuse qu'à ses compagnes. Vieux garçon, Roland Landry était certainement de dix ans son aîné.

— Vous attendez votre prétendant, mademoiselle ?

— Oui. Le voilà d'ailleurs qui me cherche ! Pardonnez-moi de vous fausser compagnie. Merci encore !

Elle s'esquiva avec une coquetterie innocente, toujours souriante, heureuse de revoir son fiancé après sa longue absence.

— Vous ne devriez pas le fréquenter, mademoiselle Belzile. Il causera votre malheur ! la prévint le restaurateur, peut-être pour retenir plus longtemps celle à qui il tentait maladroitement de cacher son béguin.

Le sourire d'Hélène se figea sur son joli visage. La jeune secrétaire fit volte-face et regarda Roland Landry d'un air sombre. Elle n'eut cependant pas le temps de répliquer, car des bras solides la soulevèrent de terre.

— Dépose-moi, Lionel Pettigrew ! Tout de suite !

— À vos ordres, princesse des Sept Mers !

Ses deux pieds ne battant plus l'air, Hélène pivota vers Lionel, un sourire éclatant sur ses lèvres vermeilles. Les longs bras du voyageur l'enveloppèrent, la protégeant ainsi du vent et du froid. L'abri de fortune qu'il lui fournissait, là, sur le quai ouvert aux rafales glaciales, la réchauffait et lui faisait oublier leur interminable séparation. Elle lui offrit son visage radieux auquel il ne put résister. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un long et passionné baiser. Après des mois à imaginer ce moment, elle voulait en jouir pleinement. Elle chassa donc de son esprit la phrase inopportune de Roland Landry. La réputation d'ouvrier au caractère imprévisible de Lionel lui importait peu. Il ne montrait pas cette propension dans sa vie personnelle, du moins pas avec elle.

Roland Landry observait ces retrouvailles d'une mine teintée de dépit et de jalousie. Puis, la personne qu'il était venu accueillir le héla. Il se détourna des deux tourtereaux, seuls au monde en cet instant, mais se promit de ne pas en rester là. Le joyeux couple, qui se mettait à marcher bras dessus, bras dessous, était attendu chez Rose Malenfant.

* * *

La tante d'Hélène s'était attachée à sa nièce depuis qu'elle l'avait prise en pension et elle la traitait comme sa fille. Veuve depuis de nombreuses années, sans enfant, elle ne s'était jamais remariée, non pas par manque de partis – une femme de sa trempe, débrouillarde, en bonne santé, fière et avenante attirait les regards masculins –, mais parce qu'elle vouait une admiration sans borne à son défunt époux, Charles. Selon elle, aucun autre homme ne pouvait l'égaler. En tout cas, aucun autre homme que lui ne lui porterait jamais autant d'intérêt. Elle avait entendu des femmes de son entourage se plaindre que leur mari préférerait lire le journal à table, pendant les repas, plutôt que de bavarder avec elles. Son Charles s'intéressait à ses opinions et aimait discuter avec elle de toutes sortes de sujets. Rose ne voulait pas d'un homme dénué de conversation. Elle s'était donc résignée à traverser la quarantaine en solitaire puis avait entamé la cinquantaine sans regret. Quand sa sœur Violette lui avait demandé de prendre sa fille Hélène en pension pour qu'elle puisse terminer le cours primaire supérieur au couvent et faire ensuite le cours complémentaire, Rose avait vite compris les sous-entendus : sa nièce avait dû implorer sa mère de

la laisser poursuivre ses études. Studieuse et ambitieuse, Hélène voulait dépasser le cours primaire de base offert à l'école de rang afin de devenir secrétaire. La vie rurale ne lui plaisait pas, et elle était parvenue, avec beaucoup d'insistance, à faire pencher la balance en sa faveur. Sachant que ses parents n'avaient pas les moyens de lui payer des études prolongées, elle avait vaincu leurs dernières réticences en suggérant d'aller vivre chez sa tante Rose. Consciente que son départ de la maison signifierait pour sa mère la perte d'une aide domestique, Hélène avait offert à ses parents, en compensation, de leur verser une partie de son salaire dès qu'elle trouverait un emploi après ses études.

Grâce à la couture et à sa modeste rente de veuve, Rose bénéficiait d'un train de vie assez confortable. Or, la solitude, parfois, lui pesait. Sa nièce serait donc la bienvenue. Elle avait consenti sur-le-champ à lui offrir le gîte et le couvert en échange de légers travaux ménagers. Elle avait payé en plus les droits d'inscription du cours. Peut-être avait-elle cherché ainsi à combler un manque, celui de n'avoir jamais eu de fille ? Reconnaisante de la bonté de sa tante, Hélène n'avait donc pas hésité à lui donner un coup de main pour l'entretien de son logis et pour son travail de couturière.

Quand Hélène avait rencontré Lionel deux ans plus tôt et que leur relation avait pris un tour plus sérieux, Rose avait commencé à s'inquiéter pour sa nièce. Elle avait vite jaugé le jeune homme, mais s'était abstenue de se mêler de la vie amoureuse d'Hélène. Elle ne souhaitait surtout pas

compromettre la belle harmonie qui régnait entre elles. Elle avait même feint de se réjouir du mariage prochain et avait promis son aide pour la confection de la robe, à la grande joie de sa nièce. En son for intérieur, Rose avait toutefois admis que Lionel, malgré son inconstance, paraissait sincèrement amoureux d'Hélène, qu'il entourait d'attentions. Mais... C'était ce « mais », cette incertitude financière planant autour de lui comme un vautour en quête de sa proie qui inquiétait Rose.

De retour de Gaspésie où il avait installé l'électricité, à son compte, dans les maisons de plusieurs villages, il avait dû déclarer faillite. Tout le comté en avait parlé et s'était ensuite méfié de lui. Il avait alors invoqué la pauvreté des Gaspésiens et la difficulté à se faire payer. Il avait travaillé pour une bouchée de pain, disait-il, et, après avoir payé ses employés, il ne lui restait plus rien. Il avait ensuite réussi à rétablir sa réputation en se faisant engager dans une scierie au Témiscouata. Mais un incendie en avait forcé la fermeture, et Lionel s'était retrouvé au chômage. Puis, jouant de malchance, il avait eu un grave accident de voiture. Il s'en était tiré indemne, cependant l'incident l'avait obligé à mettre au rancart son automobile, irrécupérable, achetée à crédit. Sans emploi, incapable de faire face à ses obligations financières, il avait de nouveau fait faillite. C'est à cette époque qu'il avait rencontré Hélène. Celle-ci, diplôme en poche, avait obtenu un poste de secrétaire chez un courtier d'assurances de Trois-Pistoles dès sa sortie du couvent où elle avait appris la dactylographie et la sténographie. Quant à Lionel, hébergé

par son frère après l'accident, il avait enchaîné les petits boulots d'électricien, ici et là, dans le comté. On disait de lui qu'il avait la mèche courte, jetant les gants brusquement à la moindre contrariété. Hélène n'écoutait pas les cancons et Rose se gardait bien de les répéter à sa nièce, encore moins s'ils visaient son amoureux. Cependant, lorsqu'il avait annoncé son départ pour le chantier naval d'Halifax, en Nouvelle-Écosse, Rose s'était raidie. Allait-il faire pleurer sa nièce adorée, la faire languir pendant des mois, ou tout simplement la quitter? À sa grande surprise, rien de tout cela ne s'était produit. Bien au contraire, il l'avait demandée en mariage! Rose n'en avait pas cru ses oreilles quand Hélène lui avait appris la grande nouvelle. Lionel avait peut-être une tête sur les épaules, après tout. Contre toute attente, l'envie de fonder une famille l'avait emporté sur l'inconstance.

* * *

— Entrez, entrez, les jeunes! Vite, laissez le bonhomme Hiver dehors! Je ne veux pas grelotter sur le seuil!

— Bien le bonjour, madame Malenfant.

Lionel déposa son havresac dans l'entrée et, humant les délicieux arômes émanant de la cuisine, il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Les nombreuses heures passées dans le train avaient aiguisé son appétit.

— Hum! Ça sent bon! Vous n'avez pas perdu la main, madame Malenfant.

— Cette fois, tu te trompes, Lionel. C'est ma nièce qui a préparé le souper, s'esclaffa Rose pendant qu'elle le débarrassait de son paletot.

— J'ai donc bien fait de demander ta main, beauté! Tu seras une ménagère dépareillée.

— C'est ce que tu crois? répliqua Hélène en le pointant de l'index. Ne compte pas sur moi pour jouer à la reine du foyer! Tiens-le-toi pour dit, car j'ai bien l'intention de continuer à travailler.

Rose aima la réplique de sa nièce et sourit malgré elle tandis qu'elle rangeait les manteaux dans le placard. Elle l'encouragerait à rester sur le marché du travail une fois mariée pour préserver son indépendance financière au cas où Lionel perdrait son emploi. Elle ne faisait confiance qu'à moitié à l'électricien compte tenu de ses deux faillites. Hélène ne permit pas à Lionel de répondre à sa répartie, car elle changea aussitôt de sujet. Après avoir mûrement réfléchi à la question pendant tous ces mois à attendre son fiancé, elle était déterminée à continuer à travailler, à contourner les règles sociales, pour conserver son autonomie. Personne, pas même Lionel Pettigrew, ne la forcerait à changer d'idée. Elle n'avait pas étudié aussi fort pour finir ménagère après quelques années seulement de carrière.

— Lionel, aimerais-tu t'asseoir au salon pendant que je vérifie la cuisson du rôti?

— Laisse, ma petite, profitez d'un moment d'intimité bien mérité. Je retourne aux fourneaux, déclara Rose d'un ton péremptoire.

Dès que la tante eut quitté la pièce, les fiancés s'enlacèrent dans une étreinte fiévreuse en tentant, à la sauvette, de reprendre le temps perdu. Tous les deux croyaient à l'abstinence avant le mariage, mais avaient bien du mal à maîtriser leurs désirs. Hélène relâcha leur étreinte la première et parada devant Lionel en adoptant des poses de mannequin.

— Tu as remarqué mon tailleur? Je l'ai cousu moi-même avec l'aide de ma tante.

Lionel examina le costume jupe-veston de tweed de laine rouge et noir. Il fit entendre un sifflement admiratif.

— Le rouge te va très bien et fait ressortir tes cheveux noirs. Que je me suis ennuyé de ta douce chevelure!

Il l'attira à lui et l'embrassa longuement, goulûment, comme affamé de ses lèvres et de son corps. Il caressa les cheveux d'Hélène et, en y entremêlant les doigts, il déplaça par inadvertance des pincettes qui retenaient des mèches. Hélène le repoussa gaiement et retoucha sa mise en plis:

— Tu me décoiffes, maladroit de mon cœur!

Elle lui prit la main et l'entraîna vers le divan en velours bourgogne, aux larges bras rehaussés d'une bande de bois sculpté sur l'accoudoir, mais Lionel résista un peu.

— Attends, allume la radio! J'ai envie de me dégourdir les jambes après toutes ces heures assis dans le train. Ça te dirait de danser? J'ai appris de nouveaux pas à Halifax. Une fille de la pension où j'habitais, une Anglaise, m'a emmené un soir danser, puis m'a convaincu de suivre des cours de danse avec elle. Ce que nous avons eu du plaisir tous les deux! Elle me donnait des coups de pied sur les mollets quand je me trompais de pas. J'te dis qu'il fallait que je file doux avec elle!

Lionel riait et se tapait les cuisses en racontant cette histoire, laquelle n'eut pas l'air de plaire à Hélène. Mais elle n'en montra rien, trop heureuse d'avoir son Lionel pour elle seule.

— Nous pourrions suivre des cours de danse ensemble cet hiver? J'aimerais être aussi bonne que toi. Nous ferions des envieux.

Le visage de Lionel se rembrunit. Hélène perçut un léger flottement entre eux qu'elle tenta de dissiper en relançant son idée dans l'espoir d'appâter son amoureux. Elle était un peu jalouse de l'Anglaise qui s'était payé du bon temps en compagnie de son fiancé pendant qu'elle l'attendait sagement.

— Ça te dirait d'en suivre avec moi?

— Je ne dis pas non. On verra.

La tante Rose coupa court à leur conversation et dissipa le léger malaise qui s'était immiscé entre eux en les invitant

à se mettre à table. Hélène s'exclama de satisfaction en remarquant la table dressée avec la vaisselle de faïence et les couverts en argent des grandes occasions.

— Ma tante, vous avez mis votre nappe du dimanche !

— Nous fêtons le retour de l'enfant prodigue, ma nièce. Tu sais à quel point ton bonheur compte pour moi, ajouta Rose en arrêtant son regard bleu et perspicace sur Lionel.

Le principal intéressé inclina la tête, à la fois pour fuir le regard perçant de Rose Malenfant et par gêne de l'honneur qu'on lui faisait. Fils d'une famille nombreuse aux revenus modestes, la vie active l'ayant poussé à changer de maison et de travail souvent, il n'avait jamais connu l'aisance dont Hélène semblait jouir chez sa tante. Il savait qu'elle venait d'une famille de cultivateurs, mais puisqu'elle n'en parlait jamais et ne l'avait pas présenté à ses parents, elle avait été élevée, présumait-il, dans les mêmes conditions difficiles que lui. Vivre dans un rang, sur une terre de roches, où il faut s'échiner du matin au soir pour gagner son pain et son beurre était le lot de beaucoup d'habitants du comté. Il avait réussi à se faire admettre à l'École technique de Rimouski grâce à l'aide du curé de sa paroisse qui croyait en son talent. Il comprenait donc pourquoi Hélène avait quitté le cocon familial pour apprendre elle aussi un métier lui permettant de bien gagner sa vie. Elle souhaitait suivre le modèle de sa tante et non pas celui de leur mère respective, et continuer à travailler une fois mariée. Il le comprenait très bien. Cependant, devinait-il, la tante Rose, par ses

silences respectueux et sa retenue à son égard, ne lui faisait pas entièrement confiance. Pouvait-il l'en blâmer, lui qui avait connu le chômage et fait faillite deux fois ?

— Je vous suis tellement reconnaissante, ma tante, de tout ce que vous faites pour moi. Un jour, je vous le revaudrai. Dis donc, toi, le fils prodigue, tu es bien silencieux !

— Tant d'égards me rendent sentimental. Le souper est délicieux, Hélène. Je n'ai jamais aussi bien mangé à la pension où je restais, à Halifax.

— Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ?

— Pas du tout. C'est la vérité. Seules les filles du bas du fleuve savent bien cuisiner, crois-moi !

— Quand nous serons mariés, je vais te gâter, tu vas voir, lui dit-elle en posant sa main sur la sienne.

Le dessert terminé, les femmes débarrassèrent la table. Lionel paraissant fatigué, Rose lui offrit le gîte pour la nuit. Elle craignait aussi de le voir partir à pied chez son frère alors qu'il neigeait abondamment. Par la fenêtre de la cuisine, on apercevait l'écran de neige quasi opaque qui remplissait l'espace.

— Ce n'est pas de refus, madame Malenfant. J'ai passé la nuit dans le train et j'ai très peu dormi. Pour ne pas faire attendre mon frère, cependant, il faudrait que je le prévienne. Est-ce que je peux utiliser votre téléphone ?

Hélène aida sa tante à laver la vaisselle pendant que Lionel passait un coup de fil à son frère Benoit. Les deux

femmes bavardèrent joyeusement, fières toutes les deux de la réussite du repas. Puis, une phrase prononcée par Lionel causa une mauvaise surprise à Hélène. Elle s'arrêta net et se dirigea vers le vestibule où se trouvait la table du téléphone. Lionel, debout, lui tournait le dos. Avant de reposer le combiné, il répéta à son frère, en baissant la voix :

— Oui, oui. Je pars toujours pour Montréal, lundi matin. Non, je ne le lui ai pas encore dit. C'est ça, à demain.

En se retournant, il vit Hélène qui l'interrogeait du regard. Elle posa à l'homme embarrassé qui se tenait devant elle, son homme, la question qui lui brûlait les lèvres :

— Ai-je bien entendu ? Tu pars pour Montréal lundi ? Mais tu viens d'arriver !

— J'avais l'intention de te l'annoncer, ma belle Hélène, lui dit Lionel sur un ton charmeur, mais j'attendais le moment propice.

— Le moment propice ! Ce soir ?

— Euh... non. Demain matin, peut-être ?

Tout penaud, affichant l'air d'un enfant pris en défaut, Lionel ne savait où se mettre les mains, qu'il enfonça finalement dans les poches de son pantalon. Il ne se défilait pas plus longtemps, car il lisait sur le visage si expressif de

sa fiancée une grande déception. Elle s'était tue et le fixait de ses grands yeux noirs, ses magnifiques yeux noirs qui lui avaient chaviré le cœur dès leur première rencontre.

— Que vas-tu faire à Montréal ? demanda Hélène, après plusieurs secondes de silence.

— Viens t'asseoir près de moi sur le divan. Je vais tout t'expliquer.

Docilement, elle prit place à côté de Lionel, le dos droit et crispé, les mains posées sur les cuisses. Elle jeta un coup d'œil vers la cuisine d'où sa tante observait la scène. Devinant que Rose écoutait la conversation, Lionel pressa les mains d'Hélène dans les siennes et amorça l'explication promise en choisissant bien ses mots :

— Tu sais que je suis au chômage et que je dois gagner ma vie pour toi et pour la famille que nous aurons ensemble.

— Je sais tout ça, Lionel, répliqua Hélène, un peu agacée. Je sais aussi que tu es vaillant, mais malchanceux.

— On peut dire les choses comme ça. Bref, à Halifax, j'ai rencontré un gars qui m'a appris qu'une grande compagnie canadienne, la Foundation, cherchait des ouvriers spécialisés pour un projet de construction qui durerait quelques années. Je n'en sais pas plus.

— Et ce projet se réalisera à Montréal ? Nous déménagerons à Montréal, donc ?

— Non, ce n'est pas aussi simple. L'entrevue d'embauche se tiendra à Montréal...

Lionel hésitait à annoncer la vérité, sachant d'avance qu'elle décevrait Hélène.

— J'irais travailler à la terre de Baffin, dans les Territoires du Nord-Ouest.

— ...

— Je partirais en mars pour un premier contrat de six mois. Si tout va bien, je signerais un autre contrat de six mois.

— ...

— Le salaire, très avantageux, serait déposé dans un compte de banque. Là-bas, je serais logé et nourri. Je n'aurais pas besoin d'argent. Penses-y, Hélène, c'est le meilleur moyen de mettre beaucoup d'argent de côté.

Abasourdie, Hélène avait du mal à absorber la nouvelle. Sa vie de future mariée, qu'elle croyait toute tracée d'avance, dans son patelin, prenait un tour inattendu. En serait-il toujours ainsi avec l'homme qu'elle avait accepté d'épouser ? Elle lâcha les mains de Lionel et se posta devant lui, les bras croisés. Elle eut l'impression de jouer à la marâtre qui gronde son garçon. Elle se détesta d'agir ainsi, mais Lionel ne lui donnait pas le choix.

— Depuis quand planifies-tu d'aller travailler là-bas ?

— J'ai commencé les démarches il y a un mois environ.

— Et notre mariage ?

— Si tu es prête à attendre, nous pouvons le reporter d'un an.

— Le reporter d'un an ? Mais à quoi penses-tu, Lionel Pettigrew ? Que je vais t'attendre indéfiniment ? Que tu me chanteras la même chanson dans un an ? Déjà que j'avais, de bonne foi, consenti à un compromis, c'est-à-dire me fiancer avec toi, pour patienter le temps que tu te renfloues en travaillant à Halifax. Mais là, tu t'en irais je ne sais où, vivre l'aventure du Grand Nord, tandis que moi, comme un coq-d'Inde, j'attendrais ici, en bonne petite fiancée, le moment où tu décideras que nous pouvons nous marier ! Pourquoi ne m'as-tu pas consultée avant ? Tu ne me faisais pas confiance ?

Il l'écouta patiemment, la laissant se vider le cœur. Elle avait haussé la voix, agitant les bras en tous sens, fendant l'air, faisant éclater des mois de frustration. La colère déformait son visage d'habitude si séduisant, si solaire. Lionel assistait à une métamorphose dont il se sentait responsable. Il ne bougea pas du divan et attendit que l'orage passe. Jamais dans les lettres qu'elle lui avait écrites lorsqu'il était à Halifax elle n'avait manifesté d'impatience ou de tristesse ni ne lui avait reproché son éloignement. Il avait cru, en lisant ses lettres pleines d'affection et d'encouragements, qu'elle était la femme qui lui convenait, prête à l'attendre, indépendante, vivant sa propre vie loin de lui, sans se plaindre de son sort. À l'évidence, il s'était trompé, ou bien il la connaissait mal.

— Allons, Hélène, calme-toi, lui dit-il doucement en tentant de la raisonner.

Rose s'était éclipsée dans sa chambre dont elle avait fermé la porte. La réaction de sa nièce l'avait-elle surprise autant qu'elle surprenait Lionel? Il s'en doutait bien, la tante avait entendu leur discussion et elle n'approuvait pas son départ pour la terre de Baffin et le report du mariage. Il fallait arranger les choses avec Hélène, la ramener à de meilleurs sentiments, la faire patienter encore, pour qu'il puisse vivre cette aventure dont il avait éperdument envie.

— Me calmer? Mais pour qui tu te prends, Lionel Pettigrew, pour me dire une chose pareille? Tu ne vois pas dans quel état tu me mets? C'est ta faute!

Puis, dans un geste brusque, elle retira sa bague de fiançailles de son annulaire et la lança sur le divan.

— Tiens, voilà ce que j'en fais de tes promesses! Vu la tempête, je ne te mettrai pas à la porte. Car c'est tout ce que tu mériterais, que je te flanque dehors! Tu peux même te compter chanceux que je te cède ma chambre. J'irai chercher mes affaires et partagerai le lit de ma tante. Tu peux utiliser la salle de bain. Et il y a des serviettes propres dans le placard, à côté.

Sans un regard pour l'homme qu'elle venait d'éconduire, Hélène se dirigea vers sa chambre afin d'y prendre sa robe de nuit. Triste qu'ils se quittent de cette façon, Lionel tenta de diminuer la tension :

— Demain matin, nous parlerons à tête reposée. Je comprends ta déception, mais la nuit, parfois, porte conseil.

— Bonne nuit, Lionel! lui répondit Hélène d'un ton sec.

— Bonne nuit, mon amour.

Lionel remarqua le tressautement des épaules d'Hélène. Trop orgueilleuse pour pleurer devant lui après son esclandre, elle marcha dignement jusqu'à sa chambre, prit ses affaires puis gagna celle de sa tante, laquelle, sans l'ombre d'un doute, résistait au sommeil afin de pouvoir consoler sa nièce. Le fiancé malheureux récupéra la bague tombée entre deux coussins et alla la déposer sur la table de chevet d'Hélène. Après sa toilette, il se glissa dans les draps froids du lit étroit en pensant à la déception de son ex-fiancée qu'il tenterait de reconquérir, coûte que coûte.

Dans la lugubre obscurité d'un soir de tourmente, couchée sur le dos, la fiancée dépitée fixait le plafond. Rose brisa le silence de plomb en chuchotant :

— Je l'ai toujours pensé et je te le dis maintenant : on ne peut pas se fier à lui.

Hélène ne répliqua pas. Elle savait que sa tante avait raison. Quelque chose en lui, pourtant, l'attirait plus que tout : était-ce cette fougue qui lui jouait souvent de mauvais tours, lui coûtant parfois ses emplois, mais qui mettait du piquant dans leur relation? Peu à peu, après des heures d'agitation et de réflexion, la colère d'Hélène s'apaisa. Soudain, une phrase entendue à la gare, à l'arrivée

de Lionel, une phrase déconcertante, surgit dans son esprit et l'occupa en entier. « Vous ne devriez pas le fréquenter, mademoiselle Belzile. Il causera votre malheur ! » Qu'avait voulu dire Roland Landry ? De quoi se mêlait-il, celui-là ? Hélène prit conscience que son entourage, sa tante en premier lieu, ses amies de temps à autre, ou des connaissances lointaines, comme ce Landry, jugeaient Lionel différemment d'elle. Et si son destin à elle consistait plutôt à marcher aux côtés d'un homme peu ordinaire dont le chemin sinueux les enrichirait à tous les points de vue ? Et si elle était elle-même une femme peu ordinaire se faisant croire qu'elle désirait une route linéaire ? Et si elle n'était pas celle qu'elle croyait être ? L'aube naissante la surprit sans qu'elle eût fermé l'œil de la nuit. Pourtant, le sommeil, vaillant combattant, finit par l'emporter sur l'éveil et les pensées troublantes.

2

Un soleil éclatant inondait le logis bien fenestré. Il était tombé une bonne bordée de neige pendant la nuit ; une blancheur immaculée, éblouissante, nappait parterres, trottoirs et rues, réverbérant la lumière du jour. Les traits tirés, les cheveux décoiffés, Hélène cogna discrètement à la porte de sa chambre, où avait dormi Lionel. N'ayant pour toute réponse que le silence, elle entrouvrit avec précaution : elle trouva l'endroit désert, le lit fait, les rideaux attachés. Le soleil ruisselait sur le plancher de bois verni, ajoutant une note d'exubérance à la pièce où, la veille, un homme avait dû s'endormir le cœur lourd. Ses yeux captèrent un scintillement sur la table de chevet. La bague en or blanc sertie d'un délicat solitaire y reposait bien en évidence. Elle la saisit et la déposa dans le creux de sa main, réfléchissant à la suite des choses. Elle avait passé une nuit blanche à se reprocher son attitude envers Lionel. L'idée de reporter leur mariage et d'attendre pendant une autre année un homme qu'elle aimait par ailleurs, mais qui répondrait toujours à l'appel enivrant de l'aventure, ne lui plaisait aucunement. Cependant, quel autre choix avait-elle ? Rompre définitivement leurs fiançailles